

Michel CUYPERS

## Le *Nowrūz* en Egypte

### Introduction

Le titre de cet article pourra surprendre plus d'un Iranien: la grande fête iranienne du nouvel an n'a-t-elle pas sa place sur le haut plateau et les monts iraniens, ainsi que dans leurs prolongements à l'est, en Afghanistan, et à l'ouest, dans les régions kurdes, bref, dans l'aire culturelle iranienne? Qu'a-t-elle donc à voir avec la vallée du Nil?... Il est significatif à cet égard qu'un savant iranien tel qu'Ehsan Yarshater, dans l'article «Nawruz», signé par lui dans l'*Encyclopedia of Religion*<sup>1</sup>, s'en tienne à cette perspective strictement iranienne. En revanche, l'*Encyclopédie de l'Islam*, aussi bien dans sa première édition que dans sa toute récente seconde édition (1993), signale, à l'article «Nawrūz» (signé R. Levy - C.E. Bosworth) que cette fête d'origine iranienne s'est jadis largement répandue à travers le monde islamique, notamment en Iraq, en Syrie et en Egypte, où elle a également été adoptée par les chrétiens coptes. De fait, quiconque séjourne aujourd'hui encore en Egypte au mois de septembre, aura l'occasion d'entendre parler du nouvel an des Coptes,

---

1. Ed. Mircea Eliade, Macmillan, New York, London, 1987, vol. 10, pp.341-342.

appelé par ceux-ci du nom de *Nayrūz*, autre forme arabisée, avec *Nawrūz*, du mot persan *Nowrūz*.

L'auteur de ces lignes, qui après des années passées en Iran, s'est retrouvé en Egypte, a eu la curiosité excitée par ce mot persan égaré sur les bords du Nil, parmi une population dont la culture semble totalement étrangère à l'Iran. L'article qu'il propose ici est un essai de reconstitution historique du jour de l'an des Coptes d'Egypte. Ce travail l'a entraîné de manière inattendue dans tout un périple à travers peuples et religions du Proche et du Moyen-Orient, et dans les méandres de leurs relations complexes et mouvantes: tantôt pacifiques, voire fraternelles, tantôt – on ne s'en étonnera pas! – conflictuelles.

### 1. Le jour de l'an en Egypte à l'époque pharaonique

«Le *Nawrūz*, nous dit l'*Encyclopédie de l'Islam* (2<sup>e</sup> éd.), fut... adopté en Egypte comme ailleurs et fut pris par les Coptes comme Jour de l'An»<sup>2</sup>. Cette dernière remarque peut prêter à équivoque, car elle pourrait laisser supposer qu'avant cela, les Coptes ne célébraient pas de jour de l'an, ou du moins pas à ce moment-là. Or il n'en est rien. Il serait plus exact de dire que le *Nawrūz* a été greffé, à l'époque islamique, sur le jour de l'an copte, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité.

Les Coptes ont en effet hérité de l'antique fête égyptienne du jour de l'an, fixée au premier jour du mois de Thot. Thot, dans le panthéon de l'ancienne Egypte, était le dieu de la sagesse et de la science, inventeur de l'écriture et du calcul du temps et, à ce titre, gardien du calendrier: c'est pourquoi le premier mois de l'année portait son nom, nom que porte d'ailleurs toujours le premier mois du calendrier copte, sous une forme à peine modifiée (Tūt).

A vrai dire, l'antiquité égyptienne (tout comme l'antiquité iranienne, d'ailleurs) a connu deux calendriers qui se chevauchaient, l'un fixe et l'autre mobile: il y avait par conséquent deux jours du nouvel an. Ceci demande un mot d'explication.

Après avoir connu un calendrier lunaire, les Egyptiens, depuis le cinquième millénaire av. J.-C., adoptèrent un calendrier solaire, «assurément le seul calendrier intelligent qui ait jamais

2. R. Levy- C.E. Bosworth, *EP*<sup>2</sup>, art. "*Nawrūz*" (1993).

existé dans l'histoire humaine»<sup>3</sup>: 12 mois de 30 jours, plus 5 jours ajoutés, dits "épagomènes". Pour logique qu'il fût, ce calendrier connaissait quand même une imperfection, l'année astronomique réelle comptant en fait, non pas 365 jours, mais 365 jours 1/4: il fallait donc en principe ajouter une journée tous les quatre ans, ce qu'on négligeait généralement de faire. Il en résultait une année officielle instable, appelée "année vague", qui reculait régulièrement d'un quart de journée. Mais à côté de cette année vague, les Egyptiens, pour régler leur vie agricole aussi bien que le rythme des fêtes religieuses (dont celle du nouvel an), en utilisèrent une autre, fixée sur le cycle réel des saisons, c'est-à-dire, en Egypte, essentiellement sur les mouvements de la crue du Nil.

Cette année fixe est appelée "année sothique", parce qu'elle commençait «le jour où Sirius [en égyptien *Spdt*, que les Grecs ont transcrit *Sothis*] sort de l'horizon, au moment du lever du soleil; ce phénomène, qu'on nomme le lever héliaque de Sothis, correspond approximativement au début de la crue du Nil, et, pour ce peuple d'agriculteurs liés à ce phénomène d'inondation, cette date (le... 15 juin de notre calendrier...) marquait le début de l'année»<sup>4</sup>. Une réforme du calendrier, en l'an 30 av. J.-C., sous l'empereur Auguste, déplaça le premier Thot au 29 ou 30 août du calendrier julien (selon qu'il s'agissait d'une année de 365 ou – tous les 4 ans – de 366 jours), ce qui correspond au 10 ou 11 septembre du calendrier grégorien, date actuelle de la fête du nouvel an copte.

Quant à l'année mobile, il lui arrivait bien sûr de commencer à l'équinoxe de printemps. C'est sans doute ce qui a permis à A. Christensen d'écrire que «vers la fin du règne de Darius, les Perses, ayant subi l'influence des civilisations de l'Asie antérieure et des pays de la Méditerranée, adoptèrent le calendrier égyptien, d'après lequel l'an, divisé en 12 mois à 30 jours plus 5 épagomènes, commençait à l'équinoxe de printemps. Cet an, l'an néo-avestique, est devenu celui du zoroastrisme et s'est maintenu

---

3. G. Posener, art. "Calendrier" dans le *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, F. Hazan, Paris, 1959, p.40.

4. G. Ratchet, art. "Calendrier" dans *L'Égypte ancienne, Dictionnaire*, éd. du Félin, Paris, pp.58-59.

jusqu'à nos jours chez les parsis»<sup>5</sup>.

Tous les orientalistes ne partagent pas l'opinion de Christensen selon laquelle les Perses auraient emprunté leur calendrier aux Égyptiens. Ils constatent en effet que des calendriers de 12 fois 30 jours + 5 jours épagomènes ont existé, en toute indépendance les uns des autres, dans bien des régions du monde<sup>6</sup>. On peut cependant s'interroger sur la solidité de cet argument: si l'on constate l'apparition de ce calendrier chez les Perses, à une époque où ces derniers sont précisément en étroite contact avec la civilisation égyptienne qui l'utilise, il semble raisonnable d'admettre un emprunt des premiers à la seconde...

Quoiqu'il en soit, des auteurs coptes contemporains, dont nous reparlerons plus loin (par. 4), ne mettent pas en doute cet emprunt des Perses à l'Égypte. Bien plus: c'est à l'époque de l'occupation de l'Égypte par les Achéménides qu'ils font remonter le nom même de *Nayrūz* ou *Nawrūz* donné au jour de l'an égyptien. «Quant au nom "*Nayrūz*" donné au jour de l'an [égyptien], écrit l'un d'eux, il remonte à l'époque où les Perses envahirent l'Égypte et adoptèrent le calendrier égyptien: ils donnèrent au premier jour de l'année le nom de *nay-rūz*, ce qui veut dire "jour nouveau"»<sup>7</sup>. Un autre auteur copte explique que le mot *Nawrūz* «que l'on considère d'origine persane, du fait de son usage traditionnel en Iran, est originellement dérivé d'un ancien équivalent égyptien, adopté par les Perses durant leur occupation de l'Égypte»<sup>8</sup>. Nous verrons plus loin (cf. par. 4 et

5. A. Christensen, *Les types du premier homme et du premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens*, Brill, Leiden, 1934, t.2, p.142.

6. Cf. notamment E. J. Bickerman, "The Zoroastrian Calendar", dans *Archiv Orientalni*, 35, 1967, p.206.

7. Bānūb 'Abdu, *Kunūz al-ni'ma*, Le Caire, 1965, t.1, p.121.

8. Archbishop Basilios, art. "*Nawrūz*", dans *The Coptic Encyclopedia*, éd. A.S. Atiya, Macmillan, New York, t.6, p.1784. Il est piquant de constater que l'auteur de cet article présente le *Nawrūz* comme une réalité typiquement égyptienne et copte, empruntée par les Perses, alors qu'E. Yarshater dans son article «*Nawrūz*» de l'*Encyclopedia of Religion* le centre totalement sur l'Iran. Seule l'*Encyclopédie de l'Islam*, dans ses deux éditions, présente une vue équilibrée des choses. Cela rejoindra la conclusion de notre étude, comme quoi l'Islam a été le véhicule du *Nowrūz* entre l'Iran et l'Égypte, et qu'aussi bien en Iran qu'en Égypte, le *Nowrūz* a été et reste un symbole de nationalisme.

note 60) ce qu'il faut penser de ces affirmations. Disons cependant tout de suite qu'elles sont marginales et que la quasi-totalité des auteurs s'accordent à reconnaître que ce nom ne fut donné au jour de l'an copte qu'à l'époque islamique.

Comment fêtait-on le nouvel an à l'époque pharaonique? D'importance capitale, cette fête était célébrée solennellement dans tous les temples du pays selon un rituel complexe que l'archéologie a pu reconstituer, notamment dans le temple de Dendara, en Haute-Egypte. Les cérémonies s'y déroulaient, toutes portes closes, en présence du seul personnel sacré du temple. La statue de la déesse Hathor était sortie en procession, de l'obscurité de son sanctuaire vers le toit du temple. «Au moment sans doute où le soleil dardait les premiers rayons d'une année nouvelle, on dévoilait la statuette d'or que la lumière de l'astre caressait, et à laquelle elle infusait mystérieusement une vie renouvelée (...). Si rien ne transpirait des actes sacrés derrière les épaisses murailles qui abritent cette partie du toit, la musique et les chants s'entendaient au loin et le peuple, qui devait guetter impatiemment le moment où était accompli le rite cosmique, éclatait à son tour d'une joie bruyante et se mettait à célébrer à sa façon le nouvel an. Cet aspect des fêtes égyptiennes ressemblait sans doute à celui que nous a décrit Hérodote pour d'autres solennités»<sup>9</sup>.

De fait, les textes égyptiens ne nous ont malheureusement rien laissé concernant la célébration du nouvel an au niveau populaire. Pour en deviner quelque chose, il faut recourir à Hérodote qui, par exemple, à propos de la fête en l'honneur de la déesse Bastet à Bubastis, dans le Delta, décrit comment hommes et femmes montaient d'un peu partout dans des barques, pour se rendre par voie fluviale à la ville de la déesse: «Des femmes, les unes ont des crotales [genre de castagnettes] et en jouent; des hommes, certains jouent de la flûte pendant tout le trajet; le reste des femmes et des hommes chante et bat des mains. Et, chaque fois qu'au cours de leur navigation ils passent à la hauteur d'une autre ville, ils approchent leur barque tout auprès de la rive, et voici ce

---

9. F. Daumas, *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, Arthaud, 1967, p.367.

qu'ils font: tandis qu'une partie des femmes continue de faire ce que j'ai dit, d'autres, à grands cris, brocardent les femmes de la ville, d'autres dansent (...). Arrivés à Bubastis, ils célèbrent la fête en offrant de grands sacrifices, et il est dépensé durant cette fête plus de vin de raisin que pendant tout le reste de l'année»<sup>10</sup>.

Ibn Wāṣif-Šāh, un auteur arabe égyptien du 11<sup>e</sup> siècle ap. J.C., que nous retrouverons longuement plus loin, n'a retenu que ce dernier trait, dans une brève description (la seule que nous ayons pu trouver chez un auteur arabe) des festivités populaires du nouvel an dans l'ancienne Egypte: «Cette fête durait sept jours que les Egyptiens passaient à manger et à boire pour honorer les étoiles»<sup>11</sup>.

Rien de très original, en somme, dans ces descriptions d'Hérodote et d'Ibn Wāṣif-Šāh: on mangeait, on buvait, on chantait, on dansait, on plaisantait... comme dans toutes les fêtes populaires du monde!

## 2. Le Nouvel An et la Fête des Martyrs à l'époque chrétienne

A partir du 4<sup>e</sup> siècle ap. J.C., et pour des raisons qui restent obscures, on voit les Coptes remplacer progressivement l'ère d'Auguste par une ère nouvelle (toujours en vigueur, à l'heure actuelle), l'"ère de Dioclétien", dont ils fixèrent le point de départ au 29 août 284. Ils l'appelèrent aussi plus tard l'"ère des Martyrs", en raison de la terrible persécution lancée par l'empereur Dioclétien contre les chrétiens en 303, laquelle ne devait s'achever qu'avec la paix constantinienne, en 312. Le souvenir de cette persécution est resté très vivant chez les Coptes: encore aujourd'hui, le culte des martyrs tient une place importante dans leur piété religieuse. C'est pourquoi la fête du nouvel an – qui, malgré le changement d'ère, resta fixée au 1<sup>er</sup> jour du mois de Tūt – est devenue indissociablement, pour eux, la fête des Martyrs. Les flots du Nil au sommet de sa crue sont comparés au flot du sang des martyrs, qui abreuva jadis le sol égyptien.

---

10. Hérodote, *Histoires*, trad. P.H.E. Legrand, Les Belles Lettres, Paris, 1936, livre 2, par. 60, p.107.

11. *L'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Sindbad, Paris, 1984, p.233 (voir plus loin, note 54). Cité par Maqrīzī, *loc. cit.*, p.337.

D'après M. Chaine, ce n'est qu'après l'invasion arabe que les Coptes ont parlé de "l'ère des Martyrs", par analogie de situation. Avant cela, les documents chrétiens (notamment les lettres pastorales du patriarche d'Alexandrie) notent les dates suivant l'"ère de Dioclétien"<sup>12</sup>. Un indice en serait que, conformément à l'antique manière de dater les événements à partir du début du règne du roi, les Coptes firent commencer leur ère nouvelle avec le début du règne de l'empereur (284), et non à la date du début de la persécution (303), soit en la dix-neuvième année du règne de Dioclétien: ce n'est donc pas la persécution qui a déterminé chez les Coptes le choix d'une ère nouvelle.

On aurait ici un fait de psycho-sociologie religieuse intéressant, qui se retrouverait à sa manière dans la société chiite: un développement considérable du culte des martyrs comme symbole de protestation contre un pouvoir (éventuellement étranger) relevant d'une autre obédience religieuse, et ressenti comme menaçant: l'islam par rapport aux Coptes, le sunnisme par rapport aux chiites. Il est frappant, par exemple, que le premier jour de l'année lunaire hégirienne soit un jour festif dans l'islam majoritaire sunnite, alors qu'il inaugure les célébrations de deuil du martyr de l'imam Ḥusayn et de ses compagnons, dans l'islam minoritaire chiite. La révolution iranienne de 1979 a aussi largement exploité le culte du martyr en protestation contre le régime impérial, considéré comme impie et lié à l'étranger, et plus tard, contre la menace iraquienne.

Que le nouvel an copte soit devenu un jour de souvenir des

---

12. M. Chaine, *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie*, Geuthner, Paris, 1925, pp.14-15. «La nation copte, à cette époque [7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> siècles], traversait une épreuve qui rappelait celle qu'elle avait connue au 3<sup>e</sup> siècle. Après les ménagements de la première heure de la part d'un envahisseur aussi prudent que circonspect, elle avait vu se lever l'ère des vexations. Après un régime devenu tatillon puis tracassier, après l'hostilité sourde, l'attaque ouverte avait éclaté, la persécution sanglante s'était établie à l'état périodique. En ces conjonctures, le souvenir des Martyrs de Dioclétien devait naturellement venir ranimer le courage» (p.15). Mais, comme l'écrit G. Wiet (*EL*<sup>1</sup>, art. "Ḳibṭī", p.1051): «Pour la toute première période [de l'islamisation de l'Égypte]... il faut mentionner que les annales chrétiennes virent le jour dans les monastères, et que les moines ont très bien pu donner le caractère de persécutions à des mesures qui leur enlevaient le bénéfice de rester une classe privilégiée».

martyrs, ne signifie toutefois pas qu'il soit devenu un jour de deuil. La conscience religieuse copte célèbre avant tout le triomphe de la foi des martyrs, glorifiés par Dieu: la joie de ce triomphe prime sur la douleur du souvenir de leurs souffrances. C'est pourquoi, contrairement à ce qui s'est passé chez les chiites pour le jour de l'an du calendrier hégirien, la célébration des martyrs n'a jamais supprimé, chez les Coptes, le caractère festif du nouvel an. Et c'est aussi ce qui leur a permis d'y intégrer, après la conquête arabe, des traditions et des coutumes festives, véhiculées depuis l'Iran par le monde islamique.

### 3. L'époque fāṭimide, âge d'or du *Nayrūz*

Nos références majeures ici seront un chapitre consacré aux fêtes des Coptes par l'historien égyptien Taqī al-Dīn al-Maqrīzī (766-845 / 1364-1442) dans sa grande *Description topographique et historique de l'Égypte* connue sous le nom de *Khūṭaṭ* ("Topographie")<sup>13</sup> et l'encyclopédie *Ṣubḥ al-a'sā* ("Le matin de l'héméralope"), de l'auteur d'*adab* égyptien al-Qalqašandī (756-821 / 1355-1418), contemporain de Maqrīzī.

Selon Maqrīzī, les Coptes ont emprunté à la nouvelle culture ambiante le nom donné à leur fête du nouvel an: *Nayrūz*. Mais il en donne aussitôt une étymologie fantaisiste: «en langue syriaque [*Nayrūz*] veut dire fête»<sup>14</sup>, ce qui ne l'empêche pas d'écrire un peu plus loin que cette fête est d'origine persane et que le mot *Nowrūz* (ou *Nawrūz*, en prononciation arabe) veut dire "jour nouveau"<sup>15</sup>. Qalqašandī est plus précis: «Le *Nayrūz* est devenu une de leurs fêtes célèbres [des Coptes] en Égypte; c'est leur jour de l'an. Le mot *Nayrūz* est du persan arabisé; on dit que les Coptes ont choisi cette fête à la manière des Persans, et leur ont emprunté son nom; ils ont eux aussi appelé leur premier jour de l'an *Nayrūz* et en ont fait une fête»<sup>16</sup>. Qalqašandī semble bien

13. Ce chapitre a été publié et traduit en français par R. Griveau dans *Patrologia Orientalis*, Paris, 1915, t. 10, pp.313-343, et également par P. Casanova dans *Mémoires de l'IFAO*, III, Le Caire, 1906. Nous suivons la trad. de Griveau.

14. *Khūṭaṭ*, loc. cit., p.333.

15. *Ibid.*, p.337.

16. *Ṣubḥ al-a'sā*, le Caire, 1045/1985, t.2, p.429.

insinuer que les Coptes ont emprunté aux Persans non seulement le nom de leur jour de l'an, mais aussi la manière festive de le célébrer.

Quelles étaient de fait les principales coutumes observées par les chrétiens d'Égypte, lors de la fête du *Nayrūz*? C'était, selon Maqrīzī «d'allumer des feux et de se jeter de l'eau»<sup>17</sup>. Une encyclopédie antérieure à Maqrīzī de plus d'un siècle, le *Manāhij al-fikar*, due à al-Watwat al-Kutūbī al-Warrāq (632-718 / 1235-1318), et citée par Qalqašandī, signale déjà les mêmes traits, les reliant explicitement à l'Iran: «[Les Coptes] manifestent de la gaieté et de la joie, allument des feux et répandent de l'eau, le double de ce que font les Persans, et le commun des musulmans se joint à eux pour le faire»<sup>18</sup>. Lorsqu'il décrit, dans un chapitre précédent, la fête du *Nowrūz* chez les Persans, Qalqašandī y souligne les mêmes traits caractéristiques: ils allument des feux et s'arrosent avec de l'eau. Il y ajoute le fait de s'offrir mutuellement des cadeaux<sup>19</sup>. Maqrīzī, nous le verrons plus loin, décrit aussi longuement les présents que l'on offrait en Égypte à l'occasion du *Nayrūz*.

Les rites du feu et de l'eau sont évidemment d'antiques rites naturalistes de purification et de renouveau, liés au renouvellement de la Nature au début du printemps. Qalqašandī explique le rite du feu comme une purification de l'air des impuretés laissées par l'hiver, et le rite de l'eau comme un besoin de se purifier le corps de la fumée laissée la nuit par les feux<sup>20</sup>! Mais il ajoute aussitôt pour le rite de l'eau, une autre explication, historique, celle-ci: après sept ans de sécheresse, sous le roi Fayrūz, fils de Yazdegerd, il se mit à pleuvoir le jour du *Nayrūz*. De joie, les gens s'aspergèrent avec l'eau de la pluie et en firent une coutume annuelle en ce jour<sup>21</sup>.

---

17. *Kḥiṭaṭ*, loc. cit., p.333.

18. *Ṣubḥ al-ašā*, t. 2, p.429.

19. *Ibid.*, pp.419-420.

20. On trouve déjà cette dernière explication (parmi bien d'autres) chez Bīrūnī (sans doute une des sources de Qalqašandī), *Chronologie*, éd. Sachau, p.218.

21. *Ṣubḥ al-ašā*, p.419. Même tradition chez Dimašqī, cité par A. Christensen, *Les types du premier homme...*, p.150. Bīrūnī en donne une variante, où Jamšīd assume le rôle de Fayrūz (*Chronologie*, p.218).

De fait, l'histoire nous dit que sous les Sassanides déjà, à l'occasion du *Nowrūz* «on se jetait de l'eau les uns aux autres, parce que, disait-on, ce jour était consacré à l'ange gardien de l'eau; d'autres disaient que c'était en souvenir des temps heureux où le roi mythique Jamšīd avait fait creuser des canaux pour suppléer à la disette de l'eau et à l'absence de pluie. Toutefois, une troisième explication voulait y voir le souvenir de la purification par l'eau prescrite par ce souverain»<sup>22</sup>. Bīrūnī (362-442 [?] / 973-1050 [?]) rapporte qu'en Iran «les gens se levaient ce jour au moment où l'aube paraissait et se plongeaient dans l'eau des canaux et des bassins. Quelquefois ils prenaient de l'eau vive et la versaient sur eux-mêmes comme un bon augure et afin d'éloigner les maux. Et ce jour-là les gens s'aspergent d'eau l'un l'autre...»<sup>23</sup>.

Quant aux feux, ce serait le roi Ormazd, fils de Šāpūr qui aurait ordonné de les allumer sur les lieux élevés, «considérant cette coutume comme de bon augure»<sup>24</sup>.

A Bagdad, sous les califes abbāssides, le *Nawrūz* était également célébré avec faste, de manière très semblable à celle décrite par Maqrīzī pour l'Égypte: dans une atmosphère de liesse populaire, on s'aspergeait mutuellement d'eau, on allumait des feux dans les rues, et on échangeait des cadeaux. Le calife distribuait aux personnages officiels une quantité énorme de dinars, ainsi que des présents<sup>25</sup>.

Nul doute que les califes 'abbāssides s'inspiraient en cela des anciens rois sassanides: «A la cour des 'Abbāssides à Bagdad, écrit A. Christensen, le *Nowrūz* fut célébré à la manière perse, avec du vin et de la musique»<sup>26</sup>. Le poète al-Buḥturī (206-284 /

22. C.Huart, *L'Iran antique*, Albin Michel, Paris, 1943, p.430.

23. *Chronologie*, éd. Sachau, p.218, trad. p.202, cité par A. Christensen, dans *Les types du premier homme...*, p.149.

24. Huart, *op.cit.*, p.430.

25. M.M. Aksan, *Social Life under the Abbassids*, Longman, London - New York, 1979, pp.286-289.

26. *Op. cit.*, p.154. Ma'sūdī (*Murūj al-Dahab*, éd Barbier de Meynard, Soc. asiatique, Paris, 1873, VII, pp.277-278) raconte comment le calife Mutawakkil fit offrir du vin et une rose d'ambre gris à un poète, le jour du *Nayrūz*. Ce dernier, en remerciement, récita quelques vers de circonstance, pour lesquels le calife offrit mille dinars par distique...

821-897) n'hésite pas à écrire qu'au temps du calife Mutawakkil «le jour de *Nayrūz* est redevenu tel qu'Ardašīr l'avait institué»<sup>27</sup>. De la Perse sassanide à l'Égypte fāṭimide, en passant par la cour califale 'abbāsside de Bagdad, il y a un lien de continuité évident.

Les Iraniens d'aujourd'hui connaissent toujours bien cette coutume d'allumer des feux et de sauter par-dessus, au crépuscule du dernier mercredi de l'année, le *čahār-šambe sūrī*. Par-contre, à notre connaissance, ils ne pratiquent plus les aspersion d'eau<sup>28</sup>. Mais Olearius, un voyageur du 17<sup>e</sup> siècle, avait encore observé cette coutume: «... [les Persans], écrit-il, vont sans dire mot à la rivière, prendre de l'eau pour arroser les maisons et les meubles, afin d'en détourner les malheurs; s'ils rencontrent quelqu'un de connaissance, ils lui en jettent au visage,... parce qu'ils croient que ceux qui sont bien mouillés ne peuvent pas manquer d'être heureux le reste de l'année.(...) Les autres portent de gros bâtons et se mettent à la rivière jusqu'aux genoux pour mouiller ceux qui viennent quérir de l'eau»<sup>29</sup>.

Bien qu'il rapporte des traditions faisant remonter la fête du *Nawrūz* au roi mythique iranien Jamšīd<sup>30</sup>, ou encore à un roi légendaire égyptien Manāwiš, lorsqu'il veut expliquer l'origine des rites du feu et de l'eau, Maqrīzī recourt uniquement à des traditions islamiques et coraniques. Pour le feu, il cite le traditionniste Wahb (m. en 110/728): «Le feu perdit sa chaleur, la nuit où Abraham y fut jeté [Cor. 2, 260 et 21, 68] et le matin de ce jour, ce phénomène s'étendit à toute la terre, de sorte que, dans le monde entier, on ne put utiliser de feu cette nuit et le matin qui la suivit»<sup>31</sup>. Et Maqrīzī de commenter: «C'est pour cela que les

---

27. Cité par Ṭabarī, *Tārīkh*, III/1448.

28. Nous verrons plus loin qu'une exception doit être faite pour les chrétiens assyro-chaldéens d'Iran (et d'Iraq) qui ont conservé cette coutume, mais à une autre date et sous l'égide, actuellement, d'une autre fête que le nouvel an.

29. Observé par Olearius (I, 399), à Chamakha en 1637. Cité par H.Massé, *Croyances et coutumes persanes*, Maisonneuve, Paris, 1938, t. 1, p.148. Voir également les *Asrār al-Tawhīd* (éd. Z. Safā, Téhéran, Amir-Kabir, 1354/1975, p.184-5), où il est raconté qu'un jour de printemps, le Shaykh Abū Sa'īd appelle ses disciples à participer au "barbotage" («Šalā'-e āb bāzi» dar-dād).

30. *Khitāṭ*, loc cit., pp.333-335, 337.

31. *Ibid.*, p.333.

gens passent près du feu la nuit anniversaire de celle où Abraham (salut à lui) y fut jeté. Ils sautent par-dessus et s'exposent à sa fumée»<sup>32</sup>. Notons qu'il s'agit ici manifestement non seulement des Coptes, mais de tous les Egyptiens, musulmans aussi bien que chrétiens, car il serait insolite d'expliquer une coutume des chrétiens par une tradition purement islamique, ignorée des Coptes: nous savons que l'épisode du conflit entre Abraham et le roi Nimrūd, avec l'ordre de ce dernier de jeter Abraham dans un feu, ne figure pas dans la Bible et n'appartient pas à la tradition judéo-chrétienne. Son origine est purement coranique. En revanche, on peut comprendre que les chrétiens aient adopté une coutume du milieu musulman ambiant, détachée en quelque sorte de la justification qu'elle a par ailleurs dans la culture de ce milieu<sup>33</sup>. Rites et coutumes s'échangent plus facilement entre communautés que leurs explications théoriques, croyances ou traditions religieuses.

Pour expliquer le rite d'aspersion d'eau, Maqrīzī recourt à deux histoires, dont voici la première:

«On rapporte aussi qu'il y avait en Syrie une tribu d'Israélites qui fut éprouvée par la peste et qui émigra dans l'Iraq. Le roi de Perse, ayant entendu parler d'eux, fit construire un enclos où il les fit placer. Quand ils y furent introduits, ils y moururent tous. Ils étaient au nombre de quatre milliers d'hommes. Dieu, le Très-Haut, inspira alors un prophète de ce temps et lui dit: "As-tu vu telle nation? Fais-lui la guerre avec telle tribu d'Israël." Il répondit: "Seigneur, comment combattrai-je à leur tête, puisqu'ils sont morts?" Dieu fit alors cette révélation: "Je les ressusciterai pour toi". Une nuit, il fit descendre une pluie dans l'enclos et le matin ils se relevèrent vivants. C'est d'eux que Dieu a dit: "*N'as-tu pas vu ceux qui sont sortis par milliers de leur pays, par crainte de la mort, et Dieu leur dit: Mourez, puis il les ressuscita*" [Cor. 2, 244]. On informa le roi de Perse de ce qui leur était arrivé; il dit alors: "Félicitez-vous en ce jour et arrosez-vous d'eau les uns les autres". Et ce jour fut le jour du *Nawrūz*, et cela est passé en usage jusqu'à ce jour»<sup>34</sup>.

Maqrīzī rapporte quatre versions de cette histoire, signe de l'importance qu'il y attache. Mais il ne cite qu'une fois l'auteur

---

32. *Ibid.*

33. Nous corrigeons donc ici Griveau qui traduit *an-nās* par "les chrétiens" dans cette phrase: «C'est pour cela que *les gens* passent près du feu...»

34. *Ibid.*, pp. 335-336.

d'une de ces versions: le calife al-Ma'mūn, preuve qu'elle avait cours dans le contexte des grandes festivités du *Nawrūz*, à Bagdad, à l'époque 'abbāsside, où la coutume de s'asperger d'eau à l'occasion de cette fête, comme nous l'avons vu, est aussi bien attestée. Majlisī (1037-1110/1627-1698) dans le chapitre du *Bihār al-anwār* qu'il consacre au *Nayrūz*, explique lui aussi la coutume de s'asperger d'eau par cette même histoire. Il en conclut le récit par ces mots: «C'est ainsi qu'asperger de l'eau le jour du *Nayrūz* devint une coutume antique... C'est le premier jour de l'année des Persans»<sup>35</sup>. Ainsi, de l'Iran à l'Égypte, en passant par l'Iraq, ce récit d'origine coranique a été véhiculé à propos du *Nawrūz* et de la coutume de s'y asperger mutuellement d'eau.

La deuxième histoire rapportée par Maqrīzī pour expliquer cette coutume est celle du bain guérisseur de Job:

«D'autres disent que ce fut en ce jour que fut guéri Job (salut à lui!) quand Dieu (qu'Il soit loué et magnifié!) lui dit: "*Frappe la terre de ton pied: l'eau qui jaillira servira pour tes ablutions; elle est fraîche, tu en boiras*" [Cor. 38, 42]. Il établit une fête en ce jour et on introduisit l'usage de jeter de l'eau»<sup>36</sup>.

On peut penser que si Maqrīzī a sélectionné ces traditions parmi bien d'autres (Majlisī en rapporte nombre d'autres), c'est que celles-ci avaient cours en Égypte, et avant tout, bien sûr, dans le milieu musulman qui célébrait le *Nayrūz* conjointement avec les chrétiens. Mais au moins pour cette dernière tradition concernant le bain de Job, nous avons la preuve qu'elle a aussi pénétré le milieu chrétien, qui se l'est parfaitement intégrée – fait sinon unique, du moins exceptionnel. Elle figure en effet dans le *Synaxaire*, livre liturgique copte (rédigé très vraisemblablement au début du 13<sup>e</sup> siècle ap.J.-C.) qui donne la liste et l'explication de toutes les fêtes de l'année. Nous lisons au premier jour du mois de Tūt: «En ce jour, Job le juste se baigna dans l'eau et fut guéri de toutes ses douleurs: c'est devenu une coutume courante de se baigner dans l'eau nouvelle pour être béni au commencement de l'année»<sup>37</sup>. Il est remarquable que ni la Bible ni la tradition juive

35. *Bihār al-anwār*, Beyrouth, 1403/1983, vol. 56, p.119.

36. *Khitat*, loc. cit., p.335.

37. *Synaxaire arabe jacobite*, trad. R. Basset, in *Patrologia Orientalis*, t. 1,

extra-biblique ne parlent de ce bain guérisseur de Job, et nous n'avons pu trouver aucun apocryphe qui en parle<sup>38</sup>. Même le *Testament de Job*, un apocryphe égyptien datant probablement du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., n'en parle pas. Il s'agit d'une donnée purement coranique et islamique: «Mentionne notre serviteur Job: Il cria vers son Seigneur: "Le Démon m'a atteint par une souffrance et un châtiment". "Frappe du pied! Voici une eau fraîche pour te laver et pour boire"» (Cor. 38, 41-42). La Bible ne fait allusion à la guérison de Job qu'en ces termes: «Et Yahvé eut égard à Job. Et Yahvé restaura la situation de Job...» (Jb. 42, 9-10).

La liturgie copte fait encore mention de la guérison de Job par une lustration, le jour du Mercredi saint. En ce jour, on lisait jadis dans les églises coptes une *Homélie de Job* (*Maymar Ayyūb*), texte très vraisemblablement postérieur à l'islam, dans lequel il est dit que Job «avait fait vœu, si Dieu lui rendait la force, de se donner cent coups; l'Archange Gabriel l'en dissuada et lui conseilla de prendre cent brins d'herbe verte et d'en faire une botte, de la tremper dans l'eau et de s'en frapper le corps d'un coup léger, afin que cela devienne, au cours des siècles, une habitude joyeuse en souvenir de sa force retrouvée, et en commémoration de la miséricorde de Dieu, ceci le premier jour du mois de Tūt (jour de l'an copte)»<sup>39</sup>.

Aujourd'hui, les Coptes ne se baignent plus en souvenir de la guérison de Job, le jour du nouvel an. Par contre ce rite existe toujours chez certains musulmans d'Égypte: pour se protéger des

←

Paris, 1907, p.224. Précisons que "jacobite", dans ce titre, désigne l'Église copte d'Égypte.

38. J.F. Legrain, dans une étude très fouillée sur Job dans la tradition islamique en est arrivé à la même constatation. Cf. "Variations musulmanes sur le thème de Job", *Bulletin d'Etudes Orientales*, Damas, 1988, p.77. La seule origine midrashique possible que lui trouve D. Sidersky dans *Les Origines des légendes musulmanes* (Geuthner, Paris, 1933, p.72) est la légende suivante: «Il arriva qu'un jour un homme atteint de variole alla se baigner à Tibériade. Il glissa dans la source de Miriam et fut guéri promptement». Avec un peu plus de vraisemblance l'EP<sup>2</sup> (A. Jeffery, art. "Ayyūb") rapproche le bain de Job avec celui de Naaman, rapporté par la Bible au *Deuxième Livre des Rois*, chap.5.

39. C. Wissa Wassef, *Pratiques rituelles et alimentaires des coptes*, IFAO, Le Caire, 1971, pp.68-69.

maladies, les bédouins de la région nord du Sinaï ont la coutume de se baigner dans la mer, le jour du Mercredi saint des chrétiens, à al-'Ariš, à l'endroit même où une tradition locale situe le bain de Job<sup>40</sup>.

J. F. Legrain parle avec bonheur de «*la porosité des traditions religieuses du Proche-Orient*, capables d'emprunts réciproques et d'adaptations originales»<sup>41</sup>. Nous en avons ici une illustration frappante.

Cette porosité des traditions supposait bien sûr un convivium assez étroit entre les communautés copte et musulmane, en Egypte. Avec des hauts et des bas (notamment durant la persécution très violente du calife fāṭimide al-Ḥākim [386-411/ 996-1020] dont l'instinct sanguinaire ne s'en prit pas seulement aux chrétiens, mais aussi aux juifs et même aux musulmans!), ce convivium était en général assez bon durant l'époque fāṭimide (358-567 / 969-1171).

Déjà sous la brève dynastie des Iqšīdides (323-358/ 935-969), le sultan avait pris l'habitude de participer officiellement aux solennités chrétiennes. «Mais, tandis que les Iqšīdides y participaient à titre personnel, les Fāṭimides donnèrent aux fêtes chrétiennes un cachet officiel: c'est l'Etat qui, désormais, célébra ces fêtes»<sup>42</sup>.

Nāṣer Khosrow qui visita l'Egypte en 1035, sous le règne du calife fāṭimide al-Zāhir dit que «nulle part ailleurs, dans le monde musulman, il n'a vu les chrétiens jouir d'autant de tranquillité et de prospérité que les Coptes»<sup>43</sup>.

«Sous le calife 'Āmir [490-524/ 1096-1130], qui aimait, écrit G. Wiet, à se faire héberger par les moines du couvent de Naḥya, dans la banlieue du Caire, la mode est au libéralisme: des crédits

40. La *Chronique* de Ṭabarī situe Job et la source dans laquelle il se baigna au pays de Basan, en Syrie, dans la région de Damas (t.1, par. 326, 1).

J.F. Legrain signale la pratique de bains de mer, le jour du Mercredi saint des chrétiens, chez d'autres populations côtières, au Liban, à Gaza, et dans la région d'Askelon. Cf. art. cit., p.77 et note 218.

41. *Ibid.*

42. J. Tagher, *Coptes et musulmans*, Le Caire, 1952, pp.147-148.

43. A.S. Atiya, art. "Ḳibt", *EF*<sup>2</sup>, p.94.

sont prévus au budget pour les cérémonies chrétiennes»<sup>44</sup>.

Citant l'historien Ibn al-Ma'mūn, Maqrīzī raconte en détail les dépenses consenties pour la fête du *Nawrūz* durant le règne du calife 'Āmir:

«La fête du *Nawrūz* arriva le neuvième jour de Radjab de l'an 517 [1123]; les vêtements d'honneur, commandés spécialement pour le *Nawrūz*, arrivèrent de la ville maritime d'Alexandrie... avec les objets accessoires dorés ou de soie et les étoffes de couleur unie. On distribua tout cela selon l'étiquette: habits d'hommes et de femmes, dinars, menue monnaie et objets de toutes sortes commandés pour cette fête. On les répartit selon leur nature et les noms de leurs destinataires. Voici quelles sortes de cadeaux sont offerts pour le *Nawrūz*: des pastèques, des grenades, des régimes de bananes, des dattes fraîches, des corbeilles de dattes confites de Qūṣ, des corbeilles de coings, des hachis de chair de poulet, de viande de mouton et de bœuf, en mélanges de toutes sortes, et des pâtés d'outardes (...) Il y avait un secrétaire de la régie qui tenait un compte des distributions faites selon l'usage, des pièces d'or et de la menue monnaie, des habillements et des autres cadeaux qui étaient faits le jour du *Nawrūz*. Il fut distribué quatre mille dinars d'or et quinze mille dirhems d'argent, une grande quantité d'habits en étoffes de Dabīq, dorées ou en soie, des voiles de femmes, des turbans de femmes aux couleurs variées, des pièces d'étoffes de soie rouge dorée et doublée, des mouchoirs de soie de Dabīq. Quant à l'argent monnayé et aux habillements, ces cadeaux n'allaient pas plus loin que les employés des palais et du Vizirat, les maîtres d'école, les petits fonctionnaires, les gens de service, les patrons de barques et leurs matelots; aucun émir, quel que fût son rang dans la hiérarchie, n'y avait part. Quant aux diverses sortes (de friandises), comme les pastèques, grenades, dattes fraîches, bananes, coings, raisins, pâtés, tous ceux que nous venons de mentionner en eurent leur part. Il en fut distribué aussi à tous les émirs portant le collier et le turban, ainsi qu'aux autres personnages influents, ayant une dignité dans l'Etat»<sup>45</sup>.

A propos d'une autre fête chrétienne, celle du Jeudi saint, Maqrīzī note que «sous la domination des Fāṭimides on frappait... cinq cents dinars, qui étaient distribués en gratifications à chacun des fonctionnaires de l'Etat (...). Les chrétiens se font des présents entre eux et ils offrent aux musulmans du poisson de différentes espèces, des lentilles émondées et des œufs»<sup>46</sup>. Et

44. G. Wiet, art. "Kibṭ", *El*<sup>1</sup>, p.1053.

45. *Khiṭaṭ*, loc. cit., pp.338-340.

46. *Ibid.*, p.326.

Maqrīzī, qui écrit à l'époque mamlūke, dans la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., de conclure avec une certaine mélancolie: «Le malheur des temps a fait disparaître ces usages. Il en reste cependant quelque chose»<sup>47</sup>.

Cette tolérance religieuse pouvait en effet difficilement durer sous les sultans ayyūbides (564-648/ 1169-1250) qui avaient à protéger l'Égypte de l'invasion des croisés: ils ne participèrent plus aux fêtes chrétiennes<sup>48</sup>. Le ton des chroniqueurs change et laisse percer le mépris:

«Al-Qāḍī 'l-Fādel [529-596/ 1135-1200] rapporte ce qui suit dans ses *Mutajaddidāt* pour l'année 584 [1189]: "Le mardi, quatorzième jour de Radjab, était le jour du *Nawrūz* copte. C'est le premier jour de Tūt, qui est le premier mois de l'année. Au Caire, dans les temps passés, sous l'ancienne dynastie [des Fātimides], c'était (pour les Coptes) une des solennités de leur superstition, une des fêtes de leur égarement. Des actions indignes et des horreurs se commettaient en public. On désignait un émir du *Nawrūz*. Il avait une cour nombreuse et exerçait l'autorité qui convenait à son rang. Il passait monté, avec sa suite, sur de grands chameaux devant les maisons des principaux personnages, il écrivait des lettres patentes et faisait comparaître ceux qu'il prétendait être de son ressort, tout cela par manière de plaisanterie, et se montrait satisfait des plus minimes offrandes. Alors les chanteurs et les femmes de mauvaise vie se réunissaient au pied du château de la Perle, pour se faire voir du sultan, tenant à la main des instruments de musique, poussant des cris et buvant ostensiblement du vin et de la bière entre eux; on en faisait autant dans la rue. Dans la foule on se jetait de l'eau ou de l'eau mélangée de vin, ou de l'eau sale. Et si, par mégarde, une personne honnête sortait de chez elle, il se trouvait toujours quelqu'un qui lui jetait de l'eau, et gâtait ses habits, sans égard à son air respectable; il fallait, ou qu'elle se rachetât, ou qu'elle subît cet outrage. Néanmoins il ne se produisit pas cette fois de fait semblable, mais on jeta de l'eau dans les rues et il se passa des choses déshonnêtes dans les demeures des libertins".

Il ajoute dans la chronique de l'année 592 [1196]: "On se jeta de l'eau comme à l'habitude, le jour du *Nawrūz*, et, cette année-là, on introduisit l'usage de se lancer des œufs et de se frapper avec des tapis de cuir; les passants ne pouvaient plus circuler librement, et quiconque se laissait prendre dans la rue était arrosé d'eaux sales et on lui déchirait ses habits"»<sup>49</sup>

---

47. *Ibid.*

48. G. Wiet, *loc. cit.*, p.1054.

49. *Khīṭaṭ*, *loc.cit.*, pp.340-341.

De fait, le *Nawrūz* avait pris l'allure de Saturnales. Qu'il ait donné lieu à des débordements et des excès n'a rien de surprenant. Même à l'heureuse époque fāṭimide, le sultan s'était parfois vu obligé d'intervenir énergiquement. Ainsi, l'historien égyptien Ibn Zūlāq (306-386/ 919-996) rapporte qu' «en 363 [974], le Prince des Croyants, Al-Mu'izz li-Dīn Allāh [358-365/ 969-976, premier calife de la dynastie fāṭimide] défendit d'allumer des feux dans les rues pendant la nuit du *Nawrūz* et de jeter de l'eau pendant le jour»<sup>50</sup>. Peine perdue, car l'année suivante «on s'amusa plus que jamais à jeter de l'eau et à allumer des feux; beaucoup de gens parcoururent les rues en se livrant à des jeux, puis ils se rendirent au Caire où ils se livrèrent aux mêmes divertissements pendant trois jours, commettant des orgies et se montrant sous toutes sortes de costumes dans les bazars. Al-Mu'izz fit alors publier l'ordre de s'abstenir et de cesser d'allumer des feux et de jeter de l'eau. Il fit emprisonner un grand nombre de personnes et en fit promener d'autres par la ville sur des chameaux»<sup>51</sup>.

Le *Synaxaire* fait indirectement allusion à ces abus lorsqu'il recommande aux chrétiens de faire du *Nayrūz* «un jour sanctifié par la pureté et l'absence de souillures: nous nous abstenons d'actions coupables; nous abordons une conduite nouvelle et satisfaisante»<sup>52</sup>.

Plus d'un siècle encore après la chute des ayyūbides, le *Nawrūz* continua à être célébré de cette manière carnavalesque.

---

50. Cité par Maqrīzī, *ibid.*, p.338. Cette mesure n'avait pas que des motivations morales ou de maintien de l'ordre public: «Mu'izz s'était bien rendu compte qu'il ne pouvait gouverner le pays au milieu d'une hostilité générale. Comme le chiisme n'était guère en honneur parmi les musulmans d'Egypte et de Syrie, il chercha à se rendre agréable à la majorité en manifestant une certaine froideur à l'égard des *dhimmis*. Il abolit, en conséquence, la coutume établie par les gouverneurs iqṣīdides de prendre part aux réjouissances chrétiennes; il interdit aux Coptes, durant la fête du *Nawrūz*, de rançonner les notables, d'asperger d'eau sale les passants ou d'allumer des feux de joie. Ces manifestations n'eurent donc pas lieu sous son règne» (J. Tagher, *op. cit.*, p.120, qui renvoie à Ibn Iyās, *Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' al-duhūr*, éd. Bulāq, Le Caire, 1344h., t.1, pp.46-47).

51. *Ibid.*

52. *Synaxaire arabe jacobite, loc.cit.*, pp.223-224.

Mais avant de poursuivre l'histoire pittoresque du *Nayrūz* en Egypte, il nous faut marquer une pause et revenir quelque peu en arrière, pour en découvrir un aspect plus caché, mais riche en signification.

#### 4. Le *Nayrūz*, témoin discret d'une *šū'ūbiyya* égyptienne

On sait le rôle ambigu joué par le *Nowrūz* en Iran, depuis la conquête islamique: tantôt intégré à la culture islamique, tantôt opposé à celle-ci dans un esprit de revendication nationale face à une culture venue d'ailleurs. La même ambiguïté a manifestement existé (et, dans une certaine mesure, existe toujours), en ce qui concerne le *Nayrūz* en Egypte.

Maqrīzī parle du *Nayrūz* à partir de sa culture islamique: les traditions qu'il cite à son propos sont quasiment toutes islamiques et coraniques: Salomon (qui aurait retrouvé son anneau le jour du *Nawrūz*), Abraham, Moïse (à qui Pharaon aurait donné rendez-vous avec ses magiciens, le jour du *Nawrūz*), Job, la tribu juive morte et ressuscitée... Il ne fait que deux brèves allusions à la tradition iranienne selon laquelle cette fête aurait été instituée par le roi Jamšīd, et n'accorde que trois lignes à une tradition égyptienne. Celle-ci doit cependant arrêter notre attention, car elle est le seul témoin, chez Maqrīzī, d'une présentation du *Nayrūz*, faite par un musulman, à partir de la culture égyptienne.

Il nous dit en effet qu'Ibn Wāṣif-Šāh (que nous avons déjà rencontré plus haut, par. 1) «en racontant l'histoire de Manāwiš, fils de Manqāwiš, roi égyptien de l'antiquité, rapporte que ce monarque fut le premier qui célébrait le *Nawrūz* en Egypte. On consacrait sept jours à manger et à boire en l'honneur des astres»<sup>53</sup>.

D'Ibrāhīm Ibn Wāṣif-Šāh, nous ne savons pas grand-chose, si ce n'est qu'il vécut aux alentours de l'an mil de l'ère chrétienne, et qu'il serait l'auteur du livre intitulé *l'Abrégé des merveilles* (*Muxtaṣar al-'ajā'ib*)<sup>54</sup>, dont semble bien extraite la citation de

---

53. *Ibid.*, p.337.

54. Cf. A. Miquel, Préface à *l'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, Sindbad, Paris, 1984, p.14. Dans la traduction de Carra de Vaux, ce n'est toutefois pas au roi Manāwiš (qui figure aussi dans le livre), mais à un autre roi,

Maqrīzī. Cet ouvrage, plus que des merveilles du monde, parle en réalité de l'histoire légendaire de l'Égypte, la merveille par excellence: cette histoire recouvre en effet plus de la moitié du livre. L'auteur, explique A. Miquel, a nettement pour but de «marquer la place singulière de l'Égypte à l'intérieur du monde musulman. Cette sorte de nationalisme culturel avant la lettre, cette *šū'ūbiyya* comme on disait alors, nous est connue sans doute, mais surtout du côté de la Perse. Le mérite de l'*Abrégé* est de nous rappeler qu'en un autre pays, et non des moindres, de ce vaste ensemble regroupé sous la double invocation de la foi musulmane et de la langue arabe, le débat existait aussi»<sup>55</sup>.

Ce livre, qui est essentiellement une histoire légendaire des rois d'Égypte, voulait certainement remplir une fonction analogue à celle du *Livre des Rois* de Ferdowsī, écrit sensiblement à la même époque. Bien que le livre d'Ibn Wāṣif-Šāh soit infiniment plus modeste dans ses dimensions et dans sa forme que le chef-d'œuvre épique persan, il s'agissait, dans l'un et l'autre cas, d'affirmer les valeurs nationales par une exaltation des gloires du passé, face à la nouvelle culture arabo – islamique conquérante. Le rattachement du *Nayrūz* à la haute antiquité égyptienne, opéré par Ibn Wāṣif-Šāh, doit certainement être compris dans cette perspective.

A l'instar de ce qui s'est passé en Iran, où les Zoroastriens devaient rester tout naturellement les gardiens des traditions préislamiques – parmi lesquelles le *Nawrūz* revêtait une importance particulière –, en Égypte – et ceci malgré le changement de religion – ce sont les Coptes chrétiens qui assurèrent une certaine continuité culturelle avec l'antiquité pharaonique. Les uns et les autres ont donc été les complices naturels de cette *šū'ūbiyya* de leurs compatriotes musulmans. Ferdowsī a puisé abondamment dans les sources zoroastriennes dont il pouvait disposer. Quant au récit d'Ibn Wāṣif-Šāh, il «est incontestablement d'origine copte, écrit Carra de Vaux. L'auteur... ne cesse de répéter qu'il en a

---

←

Ochmoun, qu'est attribuée l'institution du *Nayrūz*: «Ochmoun est le premier qui institua le *Nayrūz* en Égypte. Cette fête durait sept jours que les Égyptiens passaient à manger et à boire pour honorer les étoiles» (p.233).

55. *Ibid.*, p.15.

trouvé les éléments dans les livres des Coptes»<sup>56</sup>.

Les Coptes d'aujourd'hui ne réagissent pas de manière différente: les nombreux articles de vulgarisation sur le *Nawrūz*, que nous avons pu consulter dans des revues modernes coptes, rattachent sans complexe cette célébration du nouvel an à l'antiquité pharaonique, alors qu'ils insistent peu sur l'époque islamique, s'ils ne la passent pas complètement sous silence! Les pages consacrées par l'auteur copte Bānūb 'Abdu au *Nayrūz* dans son *Kunūz al-ni'ma* (un commentaire, faisant autorité, de toute l'année liturgique copte) sont très significatives à ce sujet: il commence par rappeler que les anciens Egyptiens célébraient le jour de l'an au moment du lever héliaque de Sirius, faisant de ce jour «la plus ancienne fête du plus ancien peuple»<sup>57</sup>. Nous avons déjà rencontré l'affirmation suivante: «Quant à l'appellation de *Nayrūz* pour le jour de l'an, elle remonte à l'invasion des Perses en Egypte: ils adoptèrent le calendrier égyptien et donnèrent au premier jour de celui-ci le nom de *nay-rūz*, c'est-à-dire "le jour nouveau"»<sup>58</sup>. Il évoque ensuite (sans citer la moindre source) certaines coutumes qui auraient été observées à l'époque pharaonique à cette occasion: au matin, les gens se baignaient dans le Nil, ils s'habillaient de neuf, mangeaient du pain sans levain, les ouvriers recevaient des primes, etc. Il souligne que cette fête était célébrée avec un faste particulier dans le temple de Dendara, jusqu'au 3<sup>e</sup> siècle de notre ère. Passant ensuite à l'époque chrétienne, il s'attarde à expliquer l'avènement de l'ère des Martyrs et la fixation de la nouvelle date du *Nayrūz*. Enfin, il n'accorde que deux lignes à l'époque islamique, se contentant de signaler (en résumant, sans le dire, quelques données glanées dans Maqrīzī) que «le gouvernement offrait aux personnalités officielles des sommes énormes prélevées sur le Trésor, des vêtements de soie et des fruits, et distribuait des aumônes sous la surveillance d'un officier spécial appelé "Emir du *Nayrūz*"»<sup>59</sup>

Ce texte minimise délibérément le rôle joué par l'islam dans le

---

56. *Ibid.*, p.26.

57. *Kunūz...*, t. 1, p.121.

58. *Ibid.*, cf. le par. 1 du présent article.

59. *Ibid.*, p.125.

développement de la fête du *Nayrūz* en Egypte. Alors que l'ensemble des auteurs s'accordent à reconnaître que le jour de l'an copte n'a pris le nom de *Nayrūz* qu'à la suite de la conquête arabe, Bānūb 'Abdu fait remonter cette appellation à l'époque de l'occupation de l'Egypte par les Perses<sup>60</sup>. Il passe entièrement sous silence les rites du feu et de l'aspersion d'eau, signalés pourtant par tous les auteurs arabes: cela semble bien indiquer que ces coutumes ont été introduites en Egypte par le canal de l'islam. On n'en entend parler ni avant l'islamisation du pays, ni après l'interdiction de la célébration du *Nayrūz* par les Mamlūks circassiens<sup>61</sup>.

### 5. L'époque mamlūke ou le déclin du *Nayrūz*

Les Mamlūks (648-922 / 1250-1517) qui, selon le mot de G. Wiet, donnèrent «le coup de grâce à la chrétienté d'Egypte»<sup>62</sup>, tolérèrent cependant encore pendant plus d'un siècle la fête tapageuse du *Nayrūz*. «Le *Nawrūz*, écrit Maqrīzī, continua à être fêté comme nous venons de le dire, en se jetant de l'eau, et en se frappant avec des peaux et autres objets, jusqu'en 780 et quelques années, époque à laquelle le pouvoir et l'administration de l'Etat

---

60. Nous avons déjà cité (par. 1) un autre auteur copte contemporain, l'archevêque Basilios (art. "*Nawrūz*" dans *Coptic Encyclopedia*) qui relève du même esprit. Pour lui, le mot *Nawrūz* «que l'on considère d'origine persane, du fait de son usage traditionnel en Iran, est originellement dérivé d'un ancien équivalent égyptien, adopté par les Perses durant leur occupation de l'Egypte». Ainsi la boucle est refermée: ce n'est pas l'Egypte qui aurait emprunté le mot à l'Iran, mais bien l'inverse! Position bien difficilement soutenable, si l'on sait que les Egyptiens appelaient le nouvel an *wp-rnpt*, ce qui veut dire "l'Ouverture de l'Année". On voit mal comment peut en dériver le mot *Nowrūz*, "jour nouveau"!

61. Le coptologue R.-G. Coquin écrit que «les feux et les aspersion d'eau au *Nawrūz*» sont des «survivances (pharaoniques) auxquelles les Coptes avaient donné un sens nouveau certes, mais dont les manifestations extérieures, les rites, demeureraient immuables depuis des millénaires ("Les fêtes coptes vues par les auteurs arabes", dans *La Nouvelle Revue du Caire*, vol. 2, 1978, p.75). Peut-être, mais nous n'avons pu trouver aucun témoignage préislamique de ces coutumes, ce qui fait penser qu'il faut plutôt, d'accord avec les auteurs arabes, les rattacher au *Nowrūz* iranien, tel qu'il se pratiquait à l'époque, en Iran et en Iraq.

62. G. Wiet, *loc. cit.*, p.1054.

passèrent en Egypte au grand émir Barqūq»<sup>63</sup>. C'est en effet le fondateur du sultanat des Mamlūks circassiens qui «interdit les jeux du *Nawrūz* et menaça de punir ceux qui s'y livraient. Il empêcha ainsi ces jeux dans la ville du Caire»<sup>64</sup>.

Le caractère enjoué des Egyptiens ne se résigna cependant pas facilement à cette nouvelle austérité: interdits dans la ville, les jeux du *Nawrūz* n'en continuèrent pas moins en dehors de ses remparts. «On se livra quelque peu à ces mêmes jeux près des canaux, des bassins et dans les autres lieux de promenade, une fois les bazars du Caire désertés; ce jour-là, on n'y vendait pas et on n'y achetait pas. On se livrait sans retenue au plaisir et au jeu, on dépassait les bornes de la pudeur et des convenances pour se jeter dans les excès de la débauche et du libertinage; et le jour du *Nawrūz* se passait rarement sans qu'il y eût quelque meurtre, et souvent plusieurs»<sup>65</sup>.

Cependant, après quelques années de demi-tolérance, «en 787 (1385), le sultan al-Zāhir Barqūq ordonna que la fête du *Nawrūz* fût définitivement abolie. Il envoya des huissiers ainsi qu'une troupe de mamlūks sultaniens, accompagnés du préfet de la police, pour empêcher toute manifestation à cette occasion. Ils parcoururent les rues et les lieux d'amusement, maltraitant ceux qui se livraient aux passe-temps d'usage ou même leur coupant les mains. Ils menacèrent les récalcitrants de pendaison, de sorte qu'on n'entendit plus parler de cette fête»<sup>66</sup>.

Telle fut la fin de cette grande fête populaire égyptienne. Maqrīzī, qui écrit quelques dizaines d'années après le règne de Barqūq, peut effectivement conclure: «Il n'y a plus aujourd'hui pour la foule de fêtes qui entraînent de tels faits ni de réjouissances et d'amusements qui les imposent»<sup>67</sup>.

Bien plus adapté à la vie agricole que le calendrier lunaire hégirien, le calendrier copte continua toutefois à exister et à être utilisé, non seulement par tous les agriculteurs d'Egypte, chré-

63. *Khitat*, loc. cit., p.341.

64. *Ibid.*

65. *Ibid.*, pp.341-342.

66. J. Tagher, *op.cit.*, p.193. Cf. Ibn Iyās, *Badā'i' al-zuhūr...*, t. 1, pp.263-264.

67. *Khitat*, loc. cit., p.342.

tiens et musulmans (et cela jusqu'à nos jours), mais encore dans l'administration. Ibn Iyās qui écrit tout à la fin de l'époque mamlūke, signale encore régulièrement dans sa *Chronique* le jour du *Nawrūz*, dans des formules comme celle-ci: «Le samedi 12 [ša'bān] coïncida avec le *Nawrūz*, le premier de l'an copte de l'année 923»<sup>68</sup>, et ceci, toujours en relation avec la crue du Nil. Mais il ne signale aucune festivité qui aurait eu lieu à cette occasion: c'était devenu un simple repère chronologique intéressant la vie agricole du pays. La vraie fête, à cette époque de l'année, était la célébration de la rupture des digues qui retenaient les eaux du Nil. Cette rupture donnait lieu à des cérémonies officielles et de grandes réjouissances populaires qui firent oublier le *Nayrūz*.

Disparu de la vie publique égyptienne, le jour de l'an ne fut plus célébré que dans la discrétion, par les seuls Coptes. Ceux-ci continuèrent, comme ils en avaient la coutume, d'appeler leurs fils, nés le jour de l'an, du nom de *Nawrūz*<sup>69</sup>. L'historien al-Jabartī (1753-1825), sous la rubrique de l'année 1166 (1752) de ses *Chroniques*, parle d'un chrétien copte appelé *Nawrūz*, «écrivain de Radouan Katkhoda», émir du Caire<sup>70</sup>.

## 6. Le *Nayrūz*, aujourd'hui en Egypte

De nos jours, en Egypte, le *Nayrūz* est uniquement une fête chrétienne, célébrée dans les églises et les familles.

Dès la tombée du jour, le dernier soir de l'année, les chrétiens se réunissent à l'église, où ils accueillent l'année nouvelle par une veillée de prière qui se prolonge tard dans la nuit. Les textes

---

68. Ibn Iyās, *Journal d'un bourgeois du Caire (Histoire des Mamlouks)*, trad. G. Wiet, SEVPEN, Paris, 1960, t. 2, p.193.

69. Cette coutume existe toujours aujourd'hui. Elle perpétuerait, selon certains, une vieille coutume des temps pharaoniques selon laquelle on nommait «les enfants nés le jour du Nouvel An Nofritrenret (c'est-à-dire année heureuse), souhait de Nouvel An en égyptien (J. Muysier, "Le Nouvel An en Egypte", art. paru dans le mensuel égyptien le *Rayon*, n°9, sept. 1932). Mais ici aussi, l'influence du milieu musulman a pu jouer: on retrouve la même coutume chez les Iraniens, les Kurdes et les Turcs. L'index de l'*Histoire des Mamlouks* d'Ibn Iyās, traduite par G. Wiet (cf. note précédente), ne compte pas moins de 21 personnalités de l'époque mamlūke portant le nom de *Nawrūz*!

70. Jabartī, *Chroniques*, trad. française, Le Caire, 1889, t. 2, p.114.

liturgiques insistent tous sur l'idée de nouveauté, de renouvellement:

«Tous les mauvais penchants, abandonnons-les. Purifions nos cœurs au nom du Seigneur» (Répons liturgique).

«Chantez au Seigneur une louange nouvelle, car il a fait avec nous un pacte de salut» (Doxologie)<sup>71</sup>.

On prie Dieu de bénir l'année nouvelle: «Que la couronne de l'année soit bénie par ta grâce: puissent tes champs être remplis de graisse»<sup>72</sup>. Et en souvenir du bain purificateur de Job, des lustrations symboliques sont pratiquées à l'église. «En s'aspergeant d'eau, chacun participe ainsi à sa propre revivification, à sa propre purification, lui permettant d'entrer renouvelé dans la nouvelle année. C'est pourquoi le *Nayrūz* est le "jour nouveau"»<sup>73</sup>.

Ce jour-là, les Coptes consomment des goyaves (distribuées parfois dans les églises elles-mêmes), dont la chair blanche symbolise la pureté avec laquelle ils doivent s'engager dans l'année nouvelle.

Mais en ce début d'une nouvelle année de l'"ère des Martyrs", les Coptes se souviennent aussi de leurs martyrs, dont le sang, à l'image des eaux du Nil, inonda et féconda jadis la terre d'Égypte pour une vie spirituelle nouvelle. Des saynètes représentant des épisodes de la vie des martyrs sont jouées dans l'enceinte des églises. Et, en souvenir du sang des martyrs, les Coptes mangent encore en ce jour des dattes rouges. Au moins en certaines régions d'Égypte, et même chez les musulmans, ces dattes sont, pour cette raison, encore aujourd'hui appelées "*nayrūz*". Et pour dire que les dattes prennent la couleur rouge, les paysans d'Égypte utilisent le verbe *nawraza*<sup>74</sup> (on trouve également ce

---

71. M. de Fenoyl, *Le Sanctoral copte*, Institut de Lettres Orientales, Beyrouth, 1960, p.60.

72. *Synaxaire arabe jacobite*, loc.cit., p.224.

73. G. Viaud, *Les Coptes d'Égypte*, Maisonneuve, Paris, 1978, p.33.

74. Nous tenons ces renseignements, ainsi que ceux donnés plus haut au sujet du bain de Job à al-'Ariš, d'un ami bédouin de cette région, 'Alī Moḥammad 'Āyiš, que nous remercions ici. Nous avons pu vérifier l'exactitude de ces informations, au moins pour la région du Sinaï et du Delta. Il semble qu'en Haute Égypte on donne aujourd'hui plutôt d'autres noms à la datte rouge.

verbe dans la poésie classique arabe, mais dans le sens de “célébrer le *Nawrūz*”<sup>75</sup>).

### 7. Musulmans et chrétiens face au *Nowrūz*

Le parcours historique que nous venons d’accomplir nous permet d’esquisser une réponse synthétique à la question: comment les religions musulmane et chrétienne ont-elles réagi par rapport au *Nowrūz*?

Vis-à-vis des anciens rites païens naturalistes, les grandes religions monothéistes ont souvent oscillé entre leur élimination pure et simple ou leur intégration. L’islam a eu des attitudes diverses par rapport au *Nowrūz*: célébré avec faste à l’époque ‘abbāsside, à Bagdad, et à l’époque fāṭimide, en Egypte, il fut alors en quelque sorte islamisé par nombre de traditions dont nous avons étudié quelques-unes. En Egypte, il fut ensuite complètement rejeté du milieu musulman: la rigueur religieuse des Mamlūks sunnites y a mis fin, sans doute pour la triple raison de son origine “païenne”, des débordements auxquels il donnait lieu et de ce qu’il était avant tout une fête des chrétiens coptes.

En ce qui concerne le monde chiite iranien, Majlisī témoigne d’une hésitation semblable: d’une part, il cite des traditions qui intègrent le *Nowrūz* non seulement à l’islam, mais très particulièrement au chiisme (ce serait, notamment, le jour où le Prophète désigna son gendre ‘Alī comme successeur<sup>76</sup>), mais rapporte aussi une tradition (qui n’a pas sa faveur) selon laquelle

---

75. Par ex. dans ce vers cité par Maqrīzī: *Nawraza n-nās wa nawraztu wa lākin bi-dumū’i* (Les gens fêtent le Nawrūz et je le fête aussi, mais c’est avec mes larmes), *Khīṭaṭ*, loc. cit., p.342.

76. *Bihār al-anwār*, vol. 56, pp.92. Le Chevalier Chardin, dont les séjours en Iran se situent entre 1665 et 1677 écrit, de fait, dans son célèbre récit de voyage: «Une chose aide fort à rendre la fête du nouvel an célèbre autant que solennelle, c’est qu’on y fait aussi commémoration de l’inauguration d’Ali à la succession de Mahamed. Les Mahométans tiennent que ce fut au jour de l’équinoxe du printemps que Mahamed le proclama son successeur, en présence de son armée; ce qui fait qu’au-lieu que toutes les fêtes de la religion sont dans le calendrier lunaire, celle-ci seule et unique, est toujours le premier jour de l’an solaire; ce qui a donné lieu à ce quatrain;

*Le printemps se montre avec une tulipe à la main, qui ressemble à une coupe,*

l'islam aurait supprimé cette coutume des Perses<sup>77</sup>.

Les chrétiens assyro-chaldéens d'Iran, aujourd'hui, ne célèbrent pas le *Nawrūz* iranien, qu'ils considèrent comme étranger à leur tradition religieuse. Mais il n'en a certainement pas toujours été ainsi, car en fait, et sans le savoir, ils perpétuent, et eux seuls en Iran, des coutumes du *Nowrūz*, remontant à une époque où celui-ci était célébré au solstice d'été<sup>78</sup>. Au jour de la fête chrétienne de l'Ascension (fête mobile qui tombe toujours un jeudi, vers la fin du printemps), ils ont en effet l'habitude de sortir toute la journée à la campagne, de pique-niquer, et surtout, de s'asperger mutuellement d'eau. Les chrétiens d'Iraq, qui pratiquent les mêmes coutumes, appellent pour cette raison la fête de l'Ascension, *Khamīs ar-rašāš*, "le jeudi de l'aspersion"<sup>79</sup>. Or, ce rite n'a rigoureusement aucun lien symbolique avec la fête de l'Ascension. Il représente plutôt une paganisation de cette fête, son sens chrétien s'effaçant devant une antique coutume naturaliste de la fête du nouvel an, qui s'est superposée à la fête chrétienne, uniquement en raison d'une proximité de date.

Tout autre a été l'attitude des Coptes. Ils sont toujours restés fidèles à leur fête du *Nayrūz*. Quoique parfaitement conscients de son origine païenne, ils lui ont donné un sens nouveau, chrétien, ne craignant pas au passage d'y intégrer la tradition musulmane du bain de Job, qui, il faut le dire, convient tout naturellement à un peuple vivant au bord du Nil et habitué à s'y baigner, un

←

*Pour faire une effusion des gouttes de l'aurore sur le tombeau du roi qui est à Negef (c'est Ali).  
En ce même nouveau jour, Ali s'étant assis sur le siège de la prophétie, Il a rendu la fête du jour de l'an une fête glorieuse.»*

(*Voyages du Chevalier Chardin, en Perse, et autres lieux d'Orient*, éd. Langlès, Paris, 1811, t.2, pp.270-271). L'éditeur, L. Langlès, ajoute probablement à tort une note pour dire que «notre voyageur veut sans doute parler ici de l'*Eid ghadyr*,... [qui] se célèbre ordinairement le 18 de Dzoùl-Hhedjah, le douzième mois de l'année musulmane.» Nous croyons plutôt qu'il faut voir dans le texte de Chardin un témoignage précieux du déplacement de cette fête au jour du *Nowrūz*, à cette époque, conformément aux traditions rapportées par Majlisī.

77. *Ibid.*, p.100.

78. Cf. art. "Nawrūz", *EP*<sup>2</sup>, p.1049, col. 1.

79. Cf. A. Metz, *The Renaissance of Islam*, Luzac, London, 1937, p.425.

peuple dont aussi le rite majeur d'initiation religieuse est précisément un bain, celui du baptême. Mais loin d'être une paganisation d'une fête chrétienne, il s'agit ici d'une christianisation de rites naturalistes, parfaitement intégrés à la religion nouvelle.

### **Conclusion: Le *Nayrūz* au carrefour des religions du Proche-Orient**

Dans sa modestie actuelle, cette fête du nouvel an copte n'en porte pas moins la marque d'un nombre impressionnant de traditions et de religions, sans lesquelles elle ne serait pas tout à fait ce qu'elle est.

Elle doit d'abord son existence même et sa date à l'antique religion pharaonique. Ensuite christianisée par les Coptes, elle s'est doublée du souvenir des martyrs qui s'opposèrent au culte romain de l'empereur. Pendant la première période de l'islamisation du pays, elle a adopté son nom définitif de *Nayrūz* et certaines de ses coutumes majeures (l'eau, le feu) de l'Iran mazdéen. Ces coutumes, véhiculées par le monde arabo-islamique, lui parvenaient accompagnées de traditions qui les avaient déjà islamisées (le bain de Job, le feu d'Abraham...). Et à l'arrière-plan de ces traditions se trouve bien sûr le judaïsme (les personnages de Salomon, de Moïse, de Job, d'Abraham, cette tribu juive morte puis ressuscitée...). Bref, elle apparaît comme un faisceau où s'entrecroisent la plupart des grandes religions passées et présentes de cette région du monde, qui, chacune, y a laissé quelque trace.

Le Caire, le 11 septembre 1993,  
en la fête du *Nayrūz*.